

## 1. Sorti du nid

- Bon... ben, je crois que je vais y aller alors...

Ma sœur se tenait devant moi, semblant embarrassée de partir, ou alors était-elle plongée dans ses réflexions ? je ne le savais pas trop. Finalement, relevant le regard vers moi, elle reprit :

- Alors, tu as tout ce qu'il te faut ?
- Oui, je pense que ça ira, répondis-je finalement.

Oui, j'avais tout : On avait mis au matin dans la voiture tout ce qu'il me fallait : Vêtements, ustensiles de cuisine, assiettes et couverts, quelques-uns de mes livres préférés, mon poste radio/CD portable, et les CD qui vont avec... Ça m'avait fait bizarre de voir ma chambre vidée de toutes ces affaires au moment de partir de la maison : J'y avais passé une bonne partie de mon enfance et de mon adolescence, et à la voir ainsi une dernière fois en partant, je me rendais compte que c'était fini, que je n'y vivrais plus. À ce moment-là, j'ai eu envie de retourner à la voiture, de tout reprendre du coffre, et d'aller tout y replacer... et d'y rester, et que rien ne change. Mais bon, de toute façon, je n'avais pas le choix, alors je m'étais motivé en m'étant dit qu'une nouvelle vie m'attendait...

Et maintenant j'y étais... dans ma petite piaule d'étudiant à Nantes, prêt à attaquer les cours... Et ma sœur devant moi, maintenant prête à partir.

J'aimerais qu'elle reste un peu, pouvoir faire durer un peu le temps avant qu'elle ne parte et que je ne me retrouve seul. Alors espérant pouvoir la retenir encore un peu, je lui proposai :

- Allez Delphine, si ça te dit, je déballe la cafetière (je la cherchai du regard, mais ne vis que des cartons non déballés)... Ben elle doit être dans un des cartons, je peux fouiller et...
- Oh, non ça ira ! Si je prends un café à cette heure-là, je ne vais pas dormir de la nuit.

Elle remarqua sûrement mon air déçu, puisqu'elle essaya ensuite de se rattraper :

- Mais, je prendrais bien un verre d'eau si tu veux ?

J'obtempérai de suite sans hésiter, et me saisis d'un des verres que j'avais déjà déballé tout à l'heure, le rempli sous le robinet, puis le lui tendis.

- Merci, me répondit elle tout simplement.

Je l'observais, son verre d'eau à la main, le regard gentiment posé sur moi... Je ne voulais pas qu'elle s'en aille. Comprenez, j'avais l'impression de me retrouver abandonné, alors sans trop réfléchir, je lançai un sujet de conversation :

- Heu... hmmm... tu repasses chez les parents reprendre Nicolas ? finis-je par sortir, ne trouvant rien de mieux à amener que cela.

Elle sembla amusée par ma question, et un léger sourire aux lèvres, me répondit :

- Oh ! je ne vais pas le laisser trop longtemps en garde là-bas ! ils vont me le pourrir sinon.
- Ah, ils font des grand parents gâteaux finalement ! confirmai-je avec sourire.
- Oui, répondit tout simplement ma sœur.

C'est là que je compris pourquoi j'avais lancé un sujet comme ça, car là, impuissant, sans même avoir le temps de réfléchir avant de parler, je m'entendis dire :

- Ah là là là... tu sais Delphine, je retournerai bien avec toi, là-bas !

Et qu'est ce que j'attendais en retour en disant cela ? qu'elle allait me répondre avec un grand sourire « Oh ben oui David ! On va retourner chez papa maman, hein ? tu es parti depuis déjà...pfou ! bien une demi-journée ! tu m'étonnes qu'ils

doivent avoir hâte de te revoir depuis tout ce temps ! Et puis pour tes études, tant pis ! Tu seras mieux à te faire dorloter à la maison, c'est clair ! »

Et ce ne fut en effet pas la réponse qu'elle me fit.

Au lieu de cela, je vis les sombres traits du reproche se dessiner sur son visage, qui se fit d'ailleurs d'un coup plus dur. Les sourcils froncés, je la vis commencer à articuler un simple « Hein ? »

Je cherchais une excuse afin de désamorcer les reproches qui m'attendaient. Pourtant, sous la panique, j'avais l'impression de réfléchir à cent à l'heure, mais je n'eus même pas le temps de formuler la moindre réponse qu'elle reprit.

- Hé ! quand même ! C'est pas de ma faute si tu te retrouves ici mon gars ! T'aurais dû te bouger le cul avant !

Eh voilà, pour la enième fois en deux mois, j'allais encore entendre les mêmes reproches, l'éternel laïus qui m'avait déjà accompagné tout l'été.

- Nan mais t'imagines quand même qu'il y a un IUT à dix kilomètres de la maison ? T'aurais pu quand même t'y prendre plus tôt pour les inscriptions aux écoles ! Là il faut faire trois cents bornes parce que monsieur s'est laissé porté par le courant au moment des inscriptions aux écoles... ? Ben oui ! mais t'as chié mon gars ! alors après il faut pas non plus aller trop se plaindre si ça te dérange d'être loin de papa maman.

Qu'est ce que je pouvais répondre à cela de toute façon ? Bien sûr j'étais l'auteur de mon malheur sur ce coup-là ! Mais franchement, je n'avais pas envie de continuer cette discussion : je l'avais déjà assez eue et re-eue comme ça pendant les vacances d'été. J'essayai donc de calmer le jeu au plus vite :

- OK ok ! Bon ça va, j'ai rien dit... désolé... on oublie.

Je regardai ma sœur, impatient de voir si mon appel au calme allait porter ses fruits. Eh bien je n'eus pas longtemps à attendre pour voir que oui, un sourire naissant sur son visage.

- Rah là là ! T'es pas dégourdi quand même toi ! me lança-t-elle sur son air enjoué.

C'était bien ma sœur ça, à clore ses réprimandes en vous envoyant en bouquet final un bon denier pic enrobé d'un gros sourire comme si de rien était. Bah, finalement plutôt que de continuer sur le ton des reproches, elle finissait toujours par faire passer ce qu'elle pensait avec des fleurs !

Maintenant qu'elle m'avait envoyé ce joli bouquet d'épines, je pouvais clore l'échauffourée :

- Bon, allez, tu as raison (il valait mieux pour ma tranquillité que je lui accorde la victoire)... Allez, faudrait peut-être que je te laisse partir.
- D'accord, t'as raison, me répondit-elle simplement.

Puis le silence envahit notre discussion. Nous nous sommes tous deux regardés durant de longues secondes, nous savions que c'était la fin, que dans les prochaines secondes, elle allait s'en aller... et moi j'allais rester.

- Bon retour alors, chuchotais-je doucement en tendant mon visage vers le sien.

Elle fit de même, et nous nous fîmes lentement et doucement la bise. J'avais posé mes mains sur ses épaules pour mieux sentir son contact avant de la voir partir. Puis je reculais mon visage pour mieux la voir.

- Je vais commencer à déballer les cartons, mentis-je.
- Bon courage alors, me répondit-elle sans surprise.

Elle prit son sac, ouvrit la porte, on se dit encore une ou deux banalités puis elle regagna sa voiture dans la rue. Je la regardai y entrer, mettre le contact, et s'en aller.

Puis je refermai la porte.

Ça y est, finit de vivre chez les parents, j'étais seul, il fallait bien que ça commence un jour, et voilà !

\*

Comme prévu, après son départ je ne déballai pas mes cartons, au lieu de ça je m'affalai sur le vieux lit installé dans la pièce. D'ailleurs, on pouvait dire que je me retrouvais ainsi plutôt *dans* le lit que *sur* le lit : Le vieux sommier complètement épuisé et le matelas trop mince étaient bien insuffisants pour soutenir mes quatre-vingt-dix kilos. Au moins j'étais confortablement lové dans le matelas, et même si je savais que ce n'était pas bon pour le dos, c'était assez agréable, et puis... je n'avais pas trop le choix de toute façon ! Les proprios avaient dû dégotter de vieux meubles et un vieux lit de je ne sais où, et je devais bien faire avec.

Donc là vous devez vous dire : « Vu le poids qu'il fait, soit il est grand, soit il est gros » : Eh bien je ne suis pas grand, je fais un mètre soixante-douze... Disons que j'aime bien manger et que ça se voit !

Je reste quand même assez carré de corps, même si j'ai un bon ventre et ne suis pas non plus extrêmement musclé... : C'est surtout que j'ai un squelette de bon breton, genre passé sous le rouleau compresseur à la naissance ! Grandes épaules, petite taille, grosse cage thoracique, enfin bref : « tassé » en somme.

J'ai dû passer deux bonnes heures ainsi lové « dans » mon matelas (j'en ai d'ailleurs profité pour m'offrir un petit plaisir solitaire), et quand je me décidai à m'extirper de mon lit, il était six heures bien tassé, et comme je n'avais pas beaucoup mangé à midi, la faim commençait à se faire sentir. Je n'avais pas envie de cuisiner ce soir-là : il fallait que je déballe les cartons, et franchement je n'en avais pas envie. Je mis la main dans ma poche, et en sortit deux billets de deux cents francs que ma mère m'avait gentiment donné avant de partir. Les billets serrés dans ma main, je me remémorais le visage de ma mère me tendant cet argent discrètement, en me disant de ne pas le dire à ma sœur ou mon frère, car cet argent était juste pour moi, « parce que je partais loin »... Oh oui loin, c'était assez vrai : trois cent kilomètres de chez les parents ça commençait à faire. Mais je pense surtout que ce matin elle était aussi triste que moi, ma petite mère... À penser à elle, je finis par pousser un profond et long soupir. Je remis ensuite les billets dans la poche de mon jean et fort de ma richesse, décidai pour ce soir-là de dépenser un peu mon argent et d'aller manger dehors.

À part une école primaire à une cinquantaine de mètres de ma fenêtre, les rues aux alentours étaient plutôt calmes : petits quartiers résidentiels de l'est de Nantes, aux rues quasiment vides de circulation, et bardées de petites maisons. Je marchai ainsi cinq bonnes minutes afin de rejoindre le grand boulevard, et quittai alors le calme pour être accueilli par le tonitruant défilé des voitures. Bien que ce bruit incessant m'agressait quelque peu je continuais néanmoins à longer le grand axe : Je ne connaissais trop rien des autres rues, et j'avais vu un panneau indiquant le centre-ville, ça tombait bien c'était là où je voulais aller. Sur mon chemin, je finis par passer devant un château qui se trouvait planté en contrebas de la chaussée. Agréablement surpris, je m'assis sur un petit muret, m'allumai une cigarette et pris le temps d'admirer l'édifice, joliment éclairé par des projecteurs placés à sa base. Je crois bien que ce château me rassurait : voir un vieil édifice siégeant au milieu de cette ville grouillante et tonitruante me laissait penser que je pourrais sûrement encore découvrir bien quelques coins préservés du tumulte. Vous l'aurez compris, je

suis plutôt quelqu'un aux envies bucoliques ! à préférer sortir dans un jardin public pour se détendre plutôt que d'aller côtoyer la foule des rues bondées.

Ma cigarette finie, je restai encore quelques minutes à admirer le château avant de reprendre ma marche vers le centre-ville.

Au bout d'un quart d'heure, je me retrouvais tout près du centre, les panneaux m'indiquaient la « place du commerce » droit devant moi, mais je dénichai une série de rues pavées sur ma droite vers lesquelles je m'engageai alors sans plus attendre. Il y avait pas mal de monde dans ces rues, surtout des jeunes, sûrement des étudiants : je les regardais, ils étaient le plus souvent en groupe, et je les enviais un peu de pouvoir passer une soirée entre potes, alors que moi je me retrouvais catapulté dans cette ville où je ne connaissais personne. Des deux côtés se succédaient bars et restaurants, et devant un tel choix j'hésitai longtemps, pour, au final, aller dans un... kebab ! En effet, je ne voulais pas dépenser tout mon argent, et puis, ça peut vous sembler étrange, mais je viens d'une petite ville de Bretagne et en 1995, et je ne risquais pas de trouver de Kebab d'où je venais, donc j'étais au final plutôt content et intrigué de pouvoir enfin goûter ce fameux sandwich. Ceci étant, je découvris donc les plaisirs gustatifs d'une bonne assiette mouton-frites-salade-tomate-oignon-sauce-blanche, et je me suis régalé ! Je finis d'ailleurs le repas sur les genoux, et fis passer le tout en prenant un bon thé menthe. En sortant du kebab, je me suis dit que j'en mangerai bien à nouveau à la prochaine occasion.

Ensuite j'allais et venais dans les rues piétonnes, traversé par un grand axe (le cours des cinquante otages), et continuai mon exploration. Ainsi j'arrivai sur la place dite « du commerce », et y fit l'agréable découverte d'un grand cinéma. Décidé à continuer d'explorer la ville plutôt que d'aller me réfugier tout de suite dans les salles obscures, je décidai de continuer mes explorations. Je déambulais ainsi pendant une bonne heure, puis à force de voir tous ces gens -principalement des jeunes ensembles et qui prenaient du bon temps, ça a fini par me démoraliser quelque peu : Déjà au lycée dans la cour je me retrouvais souvent seul, et là à peine arrivé, je ressentais déjà la crainte de la solitude. Telle une épée de Damoclès au-dessus de ma tête, je la sentais prête à s'abattre à nouveau... Il allait falloir que je fasse attention de ne pas rester isolé... cette fois-ci j'avais vraiment l'occasion de me faire des copains. Je ne connaissais personne à Nantes, mais la réciproque était tout aussi vraie : personne ne me connaissait non plus ! les compteurs étaient à zéro. Je n'avais pas de réputation, pas de passé, tout à faire, tout à créer... une nouvelle chance ! une nouvelle vie ! Fort alors de cette pensée, affichant un large sourire, je repris le chemin du retour. Il était vingt heures-trente, la nuit commençait à tomber, et je commençais à me sentir fatigué : Il n'était pas tard, mais je m'étais levé tôt et le tumulte de cette journée m'avait quand même bien fatigué.

\*

Sur le chemin du retour, en face de la gare SNCF, j'aperçus l'entrée d'un parc que je n'avais pas vu à l'aller : bien dommage, car à cette heure-ci, il était fermé. Je continuai donc tranquillement mon chemin jusqu'à mon logement, le walkman aux oreilles. Après une petite demi-heure de marche, j'arrivais à destination : vu de l'extérieur, on aurait dit une petite maison basse, accolée à celle des propriétaires. Ma porte d'entrée donnait sur la rue, ainsi que la seule fenêtre du logement. Ce dernier se constituait d'une pièce principale d'une quinzaine de mètres carrés et d'une autre petite pièce pour la douche et les toilettes : pour une chambre d'étudiant, je m'en tirai plutôt bien : Les propriétaires m'avaient expliqués que c'était leur ancien

garage qu'ils avaient fait entièrement réaménager pour le convertir en habitation afin de le louer. Le résultat n'était pas vilain : Le mur de façade, donc sûrement rajouté, était bien intégré. À l'intérieur, le carrelage blanc était en bon état, les murs étaient peints (aussi en blanc) et n'étaient pas écaillés : bref pas de soucis. Le seul problème était le mobilier, disons que ça se voyait qu'ils ne voulaient pas trop dépenser pour leurs locataires : Lit complètement défoncé, une vieille chaise, une vieille table tenant à peine debout qui vacillait quand on la poussait sur le côté, une vieille commode aux tiroirs grinçants... À mon avis pour la plupart du mobilier, ils avaient dû récupérer leurs meubles enfouis au grenier ou en chopper en décharge... Bon en même temps je pense que ce n'était pas par charité qu'ils louaient.

Ainsi j'enfonçais ma clef dans la serrure, ouvrait la porte, refermais... puis allais m'asseoir un peu sur mon lit. Je commençai alors à ressasser tout ce que j'avais vu lors de cette première ballade, lorsque j'entendis du bruit derrière moi : Dans l'autre pièce qui servait de douche et WC, une porte s'était ouverte, et une pincée de secondes plus tard, on frappait à la porte juste derrière moi ! J'avais du mal à réaliser, j'étais tellement surpris, et j'eus à peine le temps de me ressaisir que déjà la poignée s'était abaissée et qu'on poussait la porte.

Une tête passa par l'entrebâillement : c'était la femme du proprio.

- Ah vous êtes là ? me dit-elle d'un air un peu surpris en m'apercevant. Vous venez de rentrer ? On a entendu le bruit de la porte...

De là, je me suis dit deux choses : Ils entendent la porte quand j'entre (et donc quand je sors aussi), et vu qu'elle semble surprise de me voir, elle avait dû croire que je sortais, et était venue illico ici... pourquoi ? ... fouiller ?

Cachant ma gêne, mes soupçons et ma colère du à cette intrusion, je m'efforçai d'afficher un sourire dégage, et répondis poliment.

- Oui, je viens de rentrer, je suis allé me promener un peu en centre-ville, histoire de visiter un peu Nantes.
- Ah ! Vous verrez, c'est une jolie ville... Par contre, il y a beaucoup d'agitation... avec tous ces jeunes...

Et elle croyait quoi ? Hein ? Que j'avais quarante ans ? Enfin bon, je fis comme si de rien était et me raccrochai à ma politesse pour répondre.

- Oui... mais dans ce coin-ci, c'est plutôt calme, non ? répondis-je, cherchant à détourner la question afin d'éviter d'entrer dans son jeu.
- En effet, ici ce sont de petites rues bien calmes... j'espère que vous l'êtes aussi ? continua-t-elle sur un faux ton de plaisanterie.
- Heu... pardon ? feignis-je de ne pas comprendre, cherchant à gagner un peu de temps pour réfléchir avant de répondre... et de ne pas mal répondre, car je ressentais bien à ce moment-là que c'était ce qu'elle cherchait.
- Oui, renchérit-elle l'air gênée, que... enfin... que vous n'êtes pas trop bruyant, je veux dire.

Bon... elle avait mis clairement cartes sur table... Je ne vous cache pas que j'avais une énorme envie de lui répondre : « Ah ! mais si je suis bruyant ! TRES BRUYANT ! J'écoute du hard rock à donf toute la nuit, je bois comme un trou, je gueule comme un veau, et je vais ramener des potes et on va saccager tout ton foutu putain de garage entièrement refait ! »

Ben non, je me suis retenu, je suis d'une politesse exemplaire, hein ?

- Oh, non, vous savez, je suis là pour mes études... ici je ne connais personne, donc... non, je suis plutôt calme.

Alors j'ai bon là ?

- Ah ! Vous me rassurez, reprit elle, parce que l'année dernière on a eu un jeune qui avait tendance à écouter la musique fort, et on a eu du coup beaucoup de difficultés avec lui, vous savez.

Que répondre à ça ? Bon les choses sont claires au moins, en même temps, je n'avais pas spécialement envie de foutre mon bordel ici, donc, allez, allons-y, passons...

Ne sachant trop que lui répondre, je lui retournai un sourire approbateur.

Le silence repris ses droits : Je la voyais observer toutes mes affaires, pour la plupart encore dans les cartons. J'entendis un bruit derrière elle, et vis bientôt apparaître, l'air penaud, dans l'entrebâillement de la porte... le mari ! Vu qu'il arrivait en second, après madame, mais aussi par son manque d'assurance, j'en conclus que ce devait sûrement être la femme qui portait la culotte.

Il se redressa au fur et à mesure qu'il entra dans la pièce, scrutant, pareil à sa femme, mes affaires quelques peu éparpillées dans la pièce.

- Alors, vous êtes bien installé ? dit-il pour commencer.

Au moins ça faisait plaisir que quelqu'un s'inquiète pour moi ici. Du coup, j'ai eu un apriori plutôt positif sur lui.

- Oh ! eh ben... j'ai encore les cartons à déballer, mais sinon ça va, oui.

Toujours à scruter la pièce du regard, il reprit.

- Vous en avez des affaires !

Bon... heu, je ne voudrais pas dire, mais on est plus dans les années quarante là, je n'allais pas venir avec juste un baluchon sur le dos ! Enfin bon, vous vous en doutez, je me suis drapé dans ma politesse bétonnée.

- Oh... un petit peu, c'est vrai.

- Ah... mais...

Quoi ? Qu'est ce qu'il y a ENCORE ?

- Vous avez un ordinateur ?

Oui il est devant toi... Comment expliquer : je vais en IUT d'informatique, quoi de plus normal, non ? Je ne savais vraiment que répondre, et restai silencieux, limite bouche bée tellement j'en étais abasourdi. Alors devant mon air circonspect, il reprit :

- Oui, vous savez, le locataire précédent n'avait qu'un poste-radio et un rasoir... (D'ailleurs j'ai cru comprendre qu'il l'utilisait beaucoup son poste radio !)

- Ah... heu, mais bon pour l'ordinateur, c'est un peu normal, je vais en IUT d'informatique.

- Ah bon ! et vous allez travailler un peu en dehors de l'école alors ?

Quelle occasion en or de faire le gars rangé et studieux sur ce coup-là, allez, zou ! on répond au monsieur !

- C'est cela, certifiais-je accompagné d'un large sourire.

- Hmm... Hmm..., ne trouvèrent-ils qu'à répondre.

Je savourai mon plaisir pour leur avoir coupé ainsi la chique, mais déjà le couple était en train de continuer leur inspection. Je vis les yeux du mari marquer l'étonnement, et en compris vite la raison.

- Vous avez un four micro-onde !

Bon là, le mari commençait aussi à descendre dans mon estime finalement.

- Heu, oui...

- Eh bien vous êtes bien équipé ! répondit-il en riant légèrement.

Il voulait sûrement détendre l'atmosphère avant d'enfoncer le clou, car il reprit :

- Oui vous comprenez... les dépenses de courant...

Raaaaahhhh ! J'allais exploser ! Ils me prenaient pour un con ou quoi ! Nan mais je veux dire, j'allais payer (enfin mes parents allaient payer) un loyer tous les mois,

incluant normalement les charges, et ils trouvaient à me sortir ça ? J'avais envie de leur cracher cet argument à la figure. Mais bon, il fallait que je reste calme si je ne voulais pas être refoulé tout de suite.

- Oh, mais, je n'utilise pas souvent le four, et pour l'ordinateur, on croit que ça consomme beaucoup, mais en fait c'est très peu gourmand, vous savez.

Ce que en soit j'en doutais, en effet, rien que le moniteur devait bouffer autant qu'une télé, mais bon... Passons sur ce petit mensonge, si j'avais réussi à les rassurer c'était déjà pas mal.

- Ah bon, me répondent-ils l'air apaisés, eh bien soit, de toute façon, nous n'allons pas vous empêcher d'étudier... si vous avez besoin d'un ordinateur c'est compréhensible.

J'espère bien, il ne manquerait plus que ça !

La femme qui écoutait son mari depuis tout à l'heure, l'air un peu agacée, prit de nouveau la parole.

- Il est quand même assez tard, hein Robert ? nous ferions peut-être mieux de laisser ce jeune homme tranquille.
- Oh ! Mais vous ne me dérangez pas, mentis-je.
- Sisi, j'insiste, renchérit à son tour le mari (donc « Robert » qu'il s'appelait, quel super nom trop classe), vous commencez les cours bientôt ?
- Lundi.
- Après-demain donc ! oui, eh bien vous feriez mieux de bien vous reposer.

Hmmm, comment dire, je sais que c'est après-demain : je sais compter les jours « Robert », et puis je ne vais pas à l'armée faire le parcours du combattant non plus, donc je n'ai pas besoin de dormir comme un loir avant...

- C'est vrai que je me sens assez fatigué, avouais-je l'air désolé, enfonçant ainsi le clou en espérant qu'ils partent vite.
- Eh bien on vous souhaite de vous plaire ici, repris la matriarche. Vous verrez, Nantes est une belle ville.
- Je n'en doute pas, acquiesçais-je poliment.

Déjà, ils avaient tourné talons et avaient passé le pas de la porte. Le mari se retourna, et la poignée à la main, me fixa un court instant. D'un sourire forcé, il me souhaita une bonne nuit, souhait que je lui rendis, puis il referma la porte. Je les entendis ensuite sortir de ma pièce salle de bain/WC. J'attendis ensuite une dizaine de secondes, avant d'ouvrir tout doucement ma porte, pour vérifier qu'ils n'avaient pas fait semblant et n'étaient pas restés cachés dans ma salle de bain... ce n'était pas le cas.

Je refermais prudemment la porte sans faire de bruit, fis quelques pas, tournant en rond dans la pièce, pour finalement aller m'asseoir sur mon lit.

Je m'étais vraiment retenu de leur répondre, et maintenant qu'ils étaient partis, j'étais prêt à exploser ! Comme monté sur ressort, je finis par me lever, saisis mon paquet de cigarettes de la poche de mon blouson, ouvris la fenêtre et appuyé à l'encadrement me mis à fumer : en ce début septembre, la nuit était encore assez douce, et avec la cigarette qui me faisait très légèrement tourner la tête je me calmais un petit peu. Mais quand même ! Quels proprios à la con ! Ils me prenaient vraiment pour un débile ! Tout ce qui les intéressait c'était d'avoir leur loyer payé, et un locataire le plus invisible possible... Quelle bande de radins dégénérés d'ailleurs ! Aller râler pour l'ordinateur ! Bande de cons !... d'ailleurs rien ne m'assurait qu'ils n'allaient pas continuer ensuite.

À cette pensée, tout dans ma tête fit place à mes craintes : Très vite, je me mis à imaginer les pires problèmes avec eux, et à les revoir en pensée, quand tout à

l'heure, ils rentraient dans ma chambre avec leur air mesquin et narquois... Oui d'ailleurs c'était sûr qu'ils avaient pris du plaisir à venir m'emmerder comme ça ce soir, ils aimaient ça, et ils allaient sûrement continuer... ce ne serait peut-être que le début.

Une boule d'angoisse s'est formée au fond de ma gorge, quand, toujours en train d'observer cette rue, j'ai réalisé qu'elle m'était complètement étrangère, que je ne la voyais que depuis moins d'un jour, et que j'allais vivre dans ce décor, cette ville, pendant au moins les deux années d'IUT... et qu'il valait mieux que je m'y fasse à ces proprios... Et il ne fallait pas compter sur mes parents pour me défendre, ils étaient à trois cents kilomètres de là, et je n'allais les revoir qu'un week-end sur trois, car y retourner toutes les semaines aurait fait trop cher... Déjà qu'ils me payaient le loyer.

On était le samedi neuf septembre 1995, je n'allais pas revoir mes parents avant la fin du mois... ça me semblait bien long. L'image rassurante de ma mère me semblait si loin, si ancienne, face au souvenir bien vif de la visite de mes voisins/proprios. Je me sentais vaciller... mes yeux commençaient à devenir humides. Je fermai alors précipitamment ma fenêtre, tirai le rideau, enlevai mes chaussures et m'affalai sur le lit... J'essayai de penser à autre chose, il fallait que je regarde en avant, de toute façon, les dés étaient jetés : je ne pouvais pas retourner vivre chez mes parents.

Je réfléchissais de plus en plus péniblement, la fatigue accumulée lors de cette intense journée m'emportait sans me demander mon avis.

Ah oui, donc demain je pourrai faire quoi ?

Aller au cinéma ! tiens, pourquoi pas, bonne idée !

Ou alors aussi déballer mes cartons...